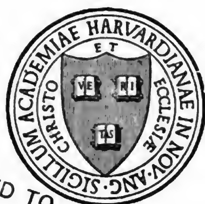


Notice Sur La Cathedrale De Strasbourg


CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·

NOTICE

SUR

LA CATHÉDRALE

DE STRASBOURG.



TROISIÈME EDITION REVUE ET AUGMENTÉE.



STRASBOURG,

C. F. SCHMIDT, rue des Arcades, 6 | J. G. GRUCKER, Vieux-Marché-aux Grains, 10

1853.



CATHÉDRALE DE STRASBOURG

d'après un daguerréotype

NOTICE

SUR

LA CATHÉDRALE

DE STRASBOURG.

TROISIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.



STRASBOURG,

C. F. SCHMIDT, rue des Arcades, 6. | J. G. GRUCKER, Vieux-Marché-aux-Grains, 10.

1853.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

NOTICE

SUR LA

CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

I.

Histoire.

Parmi les merveilleux monuments auxquels l'art religieux du moyen âge a donné naissance, et qui exciteront à jamais l'admiration des hommes, l'église Notre-Dame ou la *cathédrale* de Strasbourg occupe un des premiers rangs. Par ses dimensions, par la richesse des ornements et des figures qui recouvrent ses côtés extérieurs, par la majesté de sa nef, par sa tour légère qui, s'élançant avec autant de grâce que de hardiesse vers le ciel, semble annoncer au loin la destination de cette maison de Dieu, celle-ci produit une impression profonde et ineffaçable sur l'âme de celui qui la contemple. Offrant dans ses différentes parties des modèles de toutes les époques de l'architecture chrétienne, la cathédrale est pour l'artiste un sujet d'études instructives, en même temps qu'elle est pour l'habitant de Strasbourg un monument vénérable, auquel se rattache le souvenir des principaux événements de l'ancienne histoire de notre ville.

Suivant d'anciennes traditions, la cathédrale est construite

mentèrent à leur tour par leurs libéralités les richesses du siége épiscopal. Un grand avantage lui fut accordé par Charlemagne qui, en 775, exempta tous les sujets de l'évêché des péages et impôts dont les marchands voyageant dans l'empire avaient à s'acquitter. A cette époque déjà des sommes considérables avaient été employées à orner l'intérieur de la cathédrale. En 826, l'abbé Ermold-le-Noir, vivant à Strasbourg en exil, parle avec enthousiasme du *beau temple de la Vierge* et des autels qui le décorent. Cet ecclésiastique mit une grande ardeur à convertir en vases sacrés le métal des statues antiques qu'il trouva encore; un Hercule en bronze, haut de deux coudées, échappa seul à ce zèle pieux; après avoir été conservée pendant des siècles dans la cathédrale, cette statue fut vendue; elle se trouve à Issy, près de Paris.

En 873 un incendie, qui dévora une partie de la cathédrale, ainsi que ses archives, donna lieu sans doute à des réparations importantes, et fut l'occasion d'une nouvelle confirmation royale de toutes les possessions de l'église. En 1002 l'église fut pillée, violée, incendiée par les soldats du duc de Souabe et d'Alsace, Herrmann, qui disputait la couronne impériale à Henri de Bavière, pour lequel s'étaient déclarés Strasbourg et son évêque Wernher. Vaincu par Henri II, Herrmann fut obligé de réparer les dommages, en mettant à la disposition de Wernher les revenus de l'abbaye de Saint-Étienne dont il était l'avoué. Avec ces fonds, que l'évêque augmenta moyennant des collectes et des indulgences, il s'apprêta à restaurer sa cathédrale, lorsqu'en 1007 la foudre acheva de la détruire.

Il conçut alors le projet de reconstruire l'église d'après un plan plus vaste et dans le style architectural qui commençait à cette époque à s'introduire. Les revenus de l'évêché, des contributions que s'imposa le clergé d'Alsace et de fortes sommes données par le chef de l'empire fournirent à Wern-

her les ressources pour l'exécution de son plan. Il discuta ce dernier avec plusieurs maîtres-architectes qu'il avait mandés auprès de lui. Le plan arrêté, on fit extraire des pierres des belles carrières de grès du Kronthal; les paysans et les serfs des campagnes les amenèrent en ville, où elles furent taillées sur la place du *Fronhof*, entre la cathédrale et le château actuel. C'est pendant ces travaux qu'en 1012 l'empereur Henri II vint à Strasbourg; le maintien digne et austère du clergé du grand chapitre, le calme régnant sous les voûtes de l'église épiscopale firent sur ce prince une telle impression, qu'il résolut un instant de déposer la couronne et de se faire recevoir au nombre des chanoines de la cathédrale. L'évêque parut accéder à ce vœu; mais ce ne fut que pour prescrire à Henri, désormais son subordonné, de reprendre le manteau impérial dont la Providence l'avait revêtu; l'empereur céda, en perpétuant la mémoire de son pieux désir par la fondation d'une prébende royale.

En 1015 les matériaux étant rassemblés en quantité suffisante, on commença l'œuvre en creusant les fondements. A une profondeur de plus de dix mètres on enfonça des pieux dans le sol, on remplit les intervalles de terre glaise, mêlée avec de la chaux, des fragments de briques et du charbon; c'est sur cette base solide qu'on posa les pierres fondamentales.

La tradition raconte que cent mille et même deux cent mille hommes furent occupés aux travaux qui, grâce à l'enthousiasme religieux de cette époque et aux corvées que faisaient les ouvriers *pour le salut de leur âme*, avancèrent avec une grande rapidité.

En 1027 l'évêque Wernher partit pour Constantinople, pour ne plus revenir en sa patrie. Depuis cette époque on n'a que des données vagues et incomplètes sur les progrès de l'œuvre. Tout ce qu'on sait, c'est que dès 1028 on était arrivé jusqu'au toit. Il paraît vraisemblable d'après cela que bientôt

lieu de ses occupations guerrières, cet évêque voua toujours une véritable affection à sa cathédrale; en voyant s'élever peu à peu le *glorieux ouvrage,* comme l'appelle une ancienne inscription [1], il le comparait dans sa joie aux fleurs du mois de mai qui s'épanouissent au soleil [2]. Jusqu'à la fin de sa vie, Conrad de Lichtenberg ne négligea rien pour faire avancer son œuvre de prédilection; après sa mort, en 1299, il y trouva une sépulture digne de lui; sa statue se voit encore aujourd'hui dans la chapelle de Saint-Jean.

Encore du vivant de Conrad la cathédrale fut ébranlée par plusieurs tremblements de terre, en 1279, 1289, 1291; celui de 1289 fut si violent que les colonnes dans l'intérieur de l'édifice menacèrent un instant de s'écrouler. D'un autre côté, il arriva, en 1292, un fait très-avantageux: ce fut la remise de l'Œuvre-Notre-Dame au magistrat de la ville; ce dernier fut chargé désormais de l'administration des revenus consacrés à l'entretien de l'édifice, et par conséquent aussi de la continuation des travaux de construction. Peu d'années après, en 1298, un nouveau malheur frappa la cathédrale. Un incendie, occasionné par l'imprudence d'un cavalier d'Albert Ier, lors d'un séjour fait par ce prince à Strasbourg, consuma toute la charpente et menaça même les piliers et les murs. Toutefois les dommages furent promptement réparés. En 1302 une rixe sanglante entre deux bourgeois de la ville, dans le chœur même de la cathédrale, fut cause que celle-ci dut être de nouveau consacrée.

Après la mort de l'évêque Conrad de Lichtenberg, tué en 1299 dans une bataille près de Fribourg, son frère et successeur, Frédéric, ne montra pas moins d'ardeur pour la con-

[1] *Anno Domini MCCLXXVII in die beati Urbani hoc gloriosum opus inchoavit magister Erwinus de Steinbach.* Cette inscription était placée jadis dans la voûte du portail septentrional.

[2] Dans une lettre d'indulgence.

tinuation de l'œuvre ; en 1303 il invita les curés d'Alsace à exhorter ceux des fidèles qui auraient des chevaux et des chariots, à transporter des pierres pour l'édifice ; en 1308 le magistrat de Strasbourg, sans doute sur les instances de l'évêque Jean, promit des sauf-conduits à tous ceux qui amèneraient des pierres et du bois, ou bien du vin et du blé pour les ouvriers.

Erwin dirigea les travaux jusqu'en 1318, où il mourut le 17 janvier. Tous les enfants du grand maître étaient des artistes dignes de lui : Sabine, sa fille, sculpta pour la cathédrale plusieurs statues ; un de ses fils, mort en 1330, bâtit la belle église de Haslach ; son autre fils Jean lui succéda dans la direction des travaux de la cathédrale ; il mourut en 1339. En 1331 l'évêque Berthold de Bucheck avait fait bâtir la chapelle de Sainte-Catherine, laquelle contient aussi sa tombe. Les troubles et les malheurs qui désolèrent Strasbourg pendant une grande partie du quatorzième siècle, la révolution de 1332 qui changea la forme du gouvernement de la ville, les ravages de la mort noire en 1349 et les émeutes dont ils étaient accompagnés, les luttes de l'évêque Berthold avec son chapitre et avec l'empereur, ralentirent nécessairement les progrès de la construction de la cathédrale. Cependant on acheva en 1365 la tour septentrionale ; Kœnigshofen l'appelle la tour nouvelle, peut-être parce qu'elle devait être surmontée d'une pyramide, ce qui était une innovation dans l'architecture de cette époque. La tour méridionale, que le chroniqueur appelle l'ancienne, parce qu'elle n'était pas destinée à être élevée davantage, avait été terminée dans le même intervalle de temps. Le nom de l'artiste qui fit le plan de la pyramide et de la flèche de la tour du nord, est encore inconnu ; on ignore également qui avait construit le clocher qui jadis s'élevait au-dessus de la grande rosace.

En 1368 la foudre tomba sur l'édifice sans y causer des

dommages considérables; en 1384 un incendie, qui éclata dans les orgues, ravagea tout l'intérieur, à l'exception du chœur; depuis cette époque on établit dans différentes parties du bâtiment de grandes cuves constamment remplies d'eau, et des gardiens furent placés dans l'intérieur ainsi que sur les tours. En 1429 on appela Jean Hültz de Cologne pour terminer les constructions; dix ans après il acheva la flèche; le jour de la Saint-Jean 1439, en présence d'une grande multitude, il posa la dernière pierre, cent soixante-deux ans après que Conrad de Lichtenberg en eut placé la première; une statue de la Vierge fut dressée sur le bouton terminant la flèche[1].

Lors de la Réformation, la cathédrale passa aux protestants; dans l'intérêt de leur culte ils firent disparaître, il est vrai, plusieurs chapelles et autels, mais ne se permirent aucun changement, aucune dégradation; au contraire, ils veillèrent avec soin à la conservation du magnifique monument, et y exécutèrent même quelques réparations importantes. Plusieurs fois de grands dommages furent causés par des orages ou des incendies, notamment en 1540, en 1555, en 1568, en 1624, en 1625. En 1654 la flèche fut abattue par la foudre; l'habile architecte Heckler fut obligé de la reconstruire à une hauteur de soixante-cinq pieds. La capitulation de 1681 rendit la cathédrale aux catholiques; ils entreprirent immédiatement quelques réparations, mais malheureusement dans le style détestable qui régnait à cette époque, où l'on n'avait pas la moindre intelligence de l'art chrétien : on abattit le jubé construit par Erwin, et admiré comme une merveille d'élégance par tout le moyen âge (1682); en 1692 on décora l'intérieur du chœur de lambris en bois peint et doré; en 1732 on élargit le cœur lui même aux dépens d'une partie de la nef, et dix ans après on bâtit des tribunes pour l'or-

[1] On l'ôta de nouveau en 1488.

chestre. Comme pour punir ceux qui dégradaient ainsi le sublime édifice, un tremblement de terre l'ébranla en 1728, et en 1759 la foudre y tomba et y causa des dommages extraordinaires : le plomb du toit de la nef fondit entièrement, et la belle coupole qui couvrait le dôme s'écroula ; le toit fut alors couvert en cuivre, mais on ne reconstruisit pas la coupole. De nouvelles dégradations attendirent la cathédrale en 1793 ; dans leur fureur de nivellement, les hommes qui dominaient alors firent abattre deux cent trente-cinq statues de saints et de rois, dont un petit nombre seulement fut sauvé ; l'insensé jacobin Teterel proposa même de démolir la flèche, parce que par sa hauteur, dépassant celle des maisons ordinaires, elle insultait au principe d'égalité ; cette motion n'ayant pas été adoptée, Teterel obtint au moins qu'on coiffât la cathédrale d'un immense bonnet rouge en fer-blanc, qui se voit encore aujourd'hui parmi les curiosités de la Bibliothèque. Depuis ce temps la cathédrale est redevenue l'objet du respect et des soins des habitants de Strasbourg de tous les cultes. Des réparations intelligentes ont été faites dans ces dernières années ; des artistes distingués dirigent les travaux, auxquels l'administration municipale consacre une sage et patriotique attention.

II.

Description.

Le premier aspect de la cathédrale produit sur l'âme une impression profonde. On est saisi d'étonnement et d'admiration à la vue du sublime édifice, dont la flèche s'élance avec tant de grâce et de majesté dans les airs. Sans doute, quand on le considère en détail, on est frappé de la disproportion entre les différentes parties ; la nef n'est pas en accord avec

les dimensions de la tour, le chœur et la croisée y répondent encore moins : mais quand même ce défaut d'unité peut nuire à l'harmonie du monument, l'impression que celui-ci produit n'en est pas moins extraordinaire. Et d'ailleurs cette diversité de styles n'a-t-elle pas un intérêt tout particulier pour celui qui cultive l'histoire de l'architecture? La cathédrale réunit pour ainsi dire tous les styles du moyen âge, depuis l'art byzantin avec sa grave simplicité jusqu'aux dernières lueurs de l'art gothique tombé en décadence et couvrant ses œuvres d'une surabondance d'ornements superflus. Le genre byzantin domine dans les constructions primitives du chœur et de ses ailes, et même en partie du bas de la nef; plus haut le style où prédomine l'ogive s'y mêle de plus en plus, et finit par le remplacer entièrement.

La *façade*, d'une grandeur imposante, ne peut être assez admirée; les masses des murs sont cachées par des clochetons, des arcades, des colonnettes, des statues innombrables; ces ornements, qui tous sont travaillés avec une rare perfection, prêtent à cette partie de l'édifice une finesse qui la fait ressembler à un ouvrage sorti des mains d'un ciseleur. Mais comment décrire dans le petit espace que les limites de cette notice nous accordent, tous ces détails, toutes ces parties de notre cathédrale? Il y a là une richesse qui, pour être dignement exploitée, exigerait des livres entiers. Nous devrons donc nous borner à quelques courtes indications des parties les plus essentielles[1].

[1] Nous renvoyons le lecteur qui voudra étudier la cathédrale de Strasbourg dans toutes ses parties aux ouvrages suivants : GRANDIDIER, *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*. Strasb. 1782, in-8°. — H. SCHREIBER, *Das Münster zu Strassburg*. Frib. 1828, in-8°, avec 11 lithographies grand in-fol. — *Vues pittoresques de la cathédrale de Strasbourg*, dessins par CHAPUY et texte par SCHWEIGHÆUSER, 3 livr. in-fol. Strasb. 1827. — *La cathédrale de Strasbourg et ses dé-*

D'ailleurs une description de toutes les statues et figures allégoriques qui décorent surtout les parties inférieures de l'édifice, serait ici d'autant plus superflue, que les sujets peuvent aisément être compris du spectateur intelligent. Toute cette riche ornementation est destinée à symboliser le mystère de la Rédemption, d'après les principaux faits de l'histoire sainte, comme d'après les idées essentielles de la foi chrétienne. Sous ce rapport l'étage inférieur est le plus remarquable; celui du milieu n'a déjà plus ni la même beauté, ni la même signification religieuse; le troisième étage est le moins satisfaisant, aussi bien quant à l'exécution que quant à la conception artistique.

L'ensemble de la façade est formé par les faces antérieures des deux tours septentrionale et méridionale et du grand portail du milieu; ces trois parties sont séparées par des contreforts, qui divisent le frontispice pour ainsi dire en trois larges bandes verticales dont chacune a son portail. Ces portails et leurs frontons sont ornés d'un grand nombre de statues et de bas-reliefs, dont plusieurs, abattus pendant la révolution, ont été remplacés depuis. Les grandes statues du portail de gauche sont douze vierges, portant des diadèmes et écrasant sous leurs pieds des figures humaines représentant les péchés capitaux. Aux deux côtés du portail de droite se voient les dix vierges de la parabole; le groupe de droite, les vierges sages, est accompagné de la statue de Jésus-Christ, les vierges folles, formant le groupe de gauche, ont avec elles une femme allégorique représentant la convoitise du monde; sa tête est ornée d'une couronne; dans sa main elle tient la pomme, l'antique symbole de la concupiscence; son dos est

---

tails, par A. Friederich, 4 livr. grand in-fol., renfermant 57 planches, accompagnées d'un texte explicatif et historique. Nous regrettons qu'il n'ait encore paru qu'une seule livraison de ce bel ouvrage (en 1839).

couvert de vipères hideuses, pour figurer le triste sort qui est la conséquence inévitable du désir immodéré des jouissances terrestres.

Toutes ces statues, noires aujourd'hui par l'action des siècles, sont d'un style sévère, ainsi que celles qui ornent le magnifique portail du milieu et qui représentent, soit des prophètes de l'Ancien Testament, soit des apôtres ou des pères de l'Église. Dans les voussures de ces trois portes sont des figures de moindre dimension qui, de même que les bas-reliefs des tympans, représentent soit des scènes de l'histoire sainte, soit des saints et des anges. Dans le tympan de la porte de droite on voit Jésus-Christ assis sur un arc-en-ciel, et au-dessous de lui la résurrection des morts et le jugement dernier. Sur le pilier qui sépare les deux battants du portail du milieu est placée une Vierge tenant l'enfant Jésus en ses bras. Le fronton de ce portail est formé de deux triangles et décoré d'un grand nombre de figures : celle qui, au sommet du triangle intérieur, frappe d'abord les yeux, est le roi Salomon assis sous un dais ; à ses côtés quatorze lions sont disposés par gradins qui se rapprochent vers le haut, pour se joindre près d'une Vierge assise tenant dans un de ses bras l'enfant Jésus et de l'autre main un globe : c'est la patronne de l'église. Au-dessus d'elle une tête radiée, représentant Dieu le Père, forme la pointe du triangle qui encadre le fronton intérieur, et qui est orné de figures jouant de divers instruments de musique. Aux côtés qui font face au nord et au midi, les deux tours ont chacune une grande fenêtre ornée des rosaces les plus élégantes. Au-dessus de la fenêtre du midi l'on remarque une sculpture bizarre, dont les figures grotesques représentent un sabbat de sorciers. Les frontons des deux autres portails sont ornés de rosaces.

Au second étage du portail du milieu se trouve une grande *rose* vitrée qui en occupe toute la largeur. Elle est entourée

d'un cintre qui s'en détache, et qui, autant par l'élégance du travail que par la hardiesse de la construction, est une des parties les plus admirables de la cathédrale. Les vitraux en ont été restaurés par les habiles artistes, MM. Ritter et Müller. Là où commence le second étage, au bas de la rose, sont placées dans des niches des contre-forts, quatre statues équestres, dont trois, celles de Clovis, de Dagobert et de Rodolphe de Habsbourg, furent érigées en 1291 ; la quatrième, Louis XIV, ne fut ajoutée qu'en 1828. Clovis et Dagobert ont été les bienfaiteurs de l'église de Strasbourg. Rodolphe se trouve là, moins pour des libéralités qu'il aurait faites à la cathédrale, que pour avoir été jusqu'à sa mort le vaillant ami de la République de Strasbourg. L'absence d'une statue de Charlemagne fait présumer qu'au moyen âge on ne croyait pas qu'il eût eu une aussi grande part à la construction de l'édifice que de nos jours quelques personnes l'ont supposé à tort. Le roi Louis XIV a été placé en compagnie des trois autres, par adulation plutôt que pour tout autre motif.

Au-dessus de la rose, encore dans le compartiment du se cond étage, règne une galerie occupée par les statues des apôtres, au-dessus desquels est placé Jésus-Christ tenant en main une croix avec une bannière. Dans les tours latérales, ce même étage est occupé de chaque côté par une haute et large fenêtre en ogive, devant laquelle s'élèvent des piliers très-minces. Au-dessus de ces fenêtres se trouvent, au troisième étage de chaque côté, trois fenêtres très-allongées ; la partie du milieu, quoique plus large, n'en a que deux assez petites entourées de quelques statues. Cette partie très-massive trahit au premier coup d'œil son origine postérieure ; lorsqu'on eut abandonné le plan d'Erwin, elle fut ajoutée pour remplir l'espace vide entre les deux tours ; celles-ci étaient déjà achevées, elles ont même au troisième étage leurs fenêtres s'ouvrant dans le portail central, mais mas-

quées aujourd'hui à l'extérieur. Cette partie du portail central sert de clocher; quatre cloches y sont suspendues, dont la plus grande, fondue en 1427 et pesant neuf mille kilogrammes, sert à annoncer les grandes fêtes; elle est aussi sonnée à la mort des personnages distingués ou lors d'un incendie très-menaçant.

Ce n'est qu'en 1849 que cette partie de la façade a été décorée de statues représentant le jugement dernier. Ce groupe, composé de quinze figures de grandeur gigantesque, a été exécuté d'après les anciens dessins conservés aux archives de l'Œuvre-Notre-Dame. Jésus-Christ, comme juge, tient le milieu; à ses côtés se trouvent Marie et Jean-Baptiste dans une attitude suppliante; ils sont entourés d'anges sonnant la trompette du jugement, ou portant les instruments de la passion; au-dessous on voit les évangélistes, ayant des corps d'hommes, surmontés des têtes des quatre figures symboliques qui d'ordinaire les accompagnent.

Au-dessus du portail du milieu et de la tour méridionale nous arrivons à la plate-forme, très-spacieuse et entourée d'une belle balustrade; on y a construit une maisonnette pour les gardes chargés de sonner les heures et de donner l'alarme par le tocsin en cas d'incendie. Du haut de cette plate-forme on jouit d'une vue magnifique; le panorama qui se présente à l'œil étonné a été dessiné avec autant de goût que d'exactitude par un amateur zélé de notre histoire locale; M. Frédéric Piton a eu l'heureuse idée de livrer son beau travail à la publicité; les deux premières planches ont déjà paru. Au nord, dans la direction de l'île du *Wacken*, près de Strasbourg, se montre à l'horizon la montagne du *Pigeonnier* (*Scherhol* en allemand), au pied duquel est situé Wissembourg; à sa droite s'élèvent les cimes que couronnent les ruines de *Gutenberg* et de *Trifels*, ainsi que la montagne dite *Geisberg*. Au delà du Rhin, dont l'œil suit le cours majestueux, la chaîne de la

Forêt-Noire borne l'horizon. La première cime qui se présente est celle de l'*Eichelberg*, à l'entrée de la vallée de la *Murg ;* puis viennent le *Frömersberg*, le grand *Stauffenberg* ou le *Mont-Mercure,* la montagne avec les ruines d'*Iburg ;* tous ces noms sont connus des personnes qui aiment à visiter Bade. A ces sommets succède le haut plateau des *Hornisgründe*, sur le revers desquels se trouve, au milieu d'une forêt, le sombre lac dit *Mummelsee.* Plus loin, vers l'est, au-dessus de l'arsenal de Strasbourg et du village de Kehl, on remarque le château de *Schauenbourg*, près d'Oberkirch, où s'ouvre la vallée de la *Rench.* Après avoir passé près des ruines de *Fürsteneck* et du château de *Stauffenberg*, l'œil s'arrête sur les bâtiments grandioses d'*Ortenberg*, reconstruits dans le style du moyen âge, à l'entrée de la vallée de la *Kinzig.* En se dirigeant davantage vers le sud, on aperçoit les montagnes de *Triberg,* et non loin celles de *Lahr ;* puis vient le sommet le plus élevé de la Forêt-Noire, le *Feldberg*, haut de 1493 mètres. Dans le lointain on découvre encore le *Ballon* et le *Blauen,* derrière les collines du *Kaiserstuhl ;* depuis là, la chaîne de ces montagnes se dérobe à l'œil.

Sur la plaine entre le Rhin et les Vosges, une double rangée de peupliers désigne la ligne du *canal du Rhône-au-Rhin.* La première cime des Vosges que l'on aperçoive vers le sud est le *Ballon* de Soultz, haut de 993 mètres ; en suivant vers l'ouest, on découvre les ruines des trois châteaux d'*Eguisheim*, celles de *Haut-Hattstatt* et de *Landsbourg*, le sommet du *Ballon* de Guebwiller, haut de 1426 mètres, le *Hohenack*, les ruines des châteaux de *Kientzheim,* de *Ribeaupierre*, de *Haut-Königsbourg*, d'*Ortenbourg*, de *Bernstein*, de *Frankenbourg*, les sommets du *Bressoir* et de l'*Ungersberg.* Dans la direction de l'église de Saint-Thomas, le coup d'œil embrasse les environs si pittoresques et si riches en monuments et en souvenirs historiques de l'ancienne *Hohenbourg :* le châ-

teau de *Landsberg*, le rocher du *Mœnnelstein*, le couvent de *Sainte-Odile*, derrière lequel s'élève le plateau du *Champ-du-Feu;* plus loin, sur la droite, les ruines de *Guirbaden*, les cimes du *Donon* et du *Schneeberg*. Ici les montagnes se perdent de plus en plus dans le lointain ; à l'horizon on voit encore se dessiner les tours des châteaux de *Geroldseck* et de *Haut-Barr*, près de Saverne ; dès lors le regard ne plane plus que sur des prairies, sur des forêts, sur des champs, du milieu desquels on voit s'élever çà et là les modestes tours des églises des nombreux villages dont la belle plaine de l'Alsace est parsemée.

Sur la tour septentrionale s'élève la *tour* octogone qui supporte la flèche. Cette tour ne consiste pour ainsi dire qu'en de forts piliers ornés de colonnettes et de statues, et donnant ouverture à des fenêtres très-hautes qui occupent presque toute la largeur des quatre côtés où elles se trouvent. Parmi les statues on remarque celle qui fait face à la plate-forme, et qui, selon la tradition, représente Erwin de Steinbach. Dans l'intérieur de la tour se trouvent les cloches qui sonnent les heures et celle dite *des portes* (*Thorglocke*)[1], ainsi qu'une horloge, construite en 1786 par deux horlogers de Strasbourg, Maybaum père et fils. Une inscription au-dessus de la porte vers la plate-forme rappelle un tremblement de terre qui, en 1728, se fit sentir à Strasbourg par des secousses tellement violentes que l'eau renfermée dans les réservoirs de la plate-forme fut soulevée avec force et répandue jusqu'à dix-huit pieds de distance[2].

---

[1] Ainsi appelée, parce qu'on la sonne le matin et le soir avant l'ouverture et la fermeture des portes de la ville.

[2] On voit aussi dans l'intérieur de la tour et sur les balustrades une foule de noms d'étrangers qui ont visité la cathédrale. Parmi ces noms plusieurs appartiennent à des personnages célèbres, comme Gœthe, Herder, etc.

En avant des quatre côtés principaux de la tour octogone s'élèvent des tourelles renfermant des escaliers tournants, et ne consistant qu'en une série de fenêtres qui montent en spirale. Ces tourelles élégantes semblent être presque sans appui; outre la galerie qui les couronne, elles ne communiquent avec la tour que par des pierres plates qui servent d'entrée dans une galerie dans l'intérieur de la voûte, et qui sont à une hauteur de près de trente mètres. D'après les anciens plans, ces tourelles devaient être surmontées de flèches en pyramide. Elles se terminent à une galerie qui environne la tour, et d'où on jouit d'une vue admirable. C'est à cet endroit que s'élève la *flèche;* c'est une pyramide octogone d'une hardiesse extraordinaire, et qui n'offre à l'œil étonné rien de massif dans sa construction. Six étages de petites tourelles sont posés l'un sur l'autre en pyramide[1]. Huit escaliers tournants, étroits et fortement à jour, conduisent à une partie massive qu'on appelle communément la *lanterne;* plus haut est la *couronne*[2], où l'on n'arrive pas sans danger, par des degrés pratiqués extérieurement et sans autre soutien que le mur contre lequel ils s'appliquent; au-dessus d'un autre évasement, appelé la *rose*, la flèche n'est plus qu'une colonne d'où sortent des branches horizontales pour lui donner l'aspect

[1] Au-dessus du premier étage des tourelles se trouve tout autour de la flèche l'inscription suivante :

« *Christus nos revocat. Christus gratis donat.*
Christus semper regnat. Christus imperat.
Christus rex superat. Christus rex triumphat.
Maria glorificat. Christus coronat. »

[2] Outre quelques autres inscriptions sur la flèche, on lit au tour de la première galerie de la couronne les mots :

« *Jesus Christus verbum caro factum est,*
Jesus Christus, et habitavit in nobis,
Jesus Christus, et vidimus gloriam ejus,
Jesus Christus, gloriam quasi unigeniti a Patre. »
(Saint-Jean, I, 14)

d'une croix. L'édifice se termine en un *bouton*, ayant $0^m,460$ de diamètre et surmonté depuis 1835 d'un paratonnerre; on n'y monte qu'à l'aide de barres de fer où il faut se cramponner des pieds et des mains. La hauteur totale de l'édifice est de $142^m,112$.

La *nef*, couverte d'un toit en cuivre, n'est pas moins riche en ornements que la façade. Elle a de grandes fenêtres en ogive ornées de rosaces; au point où les arcs-boutants, qui également sont percés de rosaces, se joignent aux contreforts, ceux-ci sont surmontés de jolis clochetons; des statues nombreuses et des gargouilles grotesques achèvent d'orner cette partie de l'église. Deux galeries, l'une au-dessus des fenêtres, l'autre au bas des clochetons des contre-forts, conduisent des tours à la *croisée*. Celle-ci, comme nous l'avons déjà remarqué, est encore byzantine dans plusieurs de ses parties. Le portail méridional, formé de deux portes à plein-cintre qui remontent évidemment à une des plus anciennes périodes de la cathédrale, est orné de bas-reliefs et de statues; suivant la tradition, deux de ces dernières sont l'œuvre de Sabine de Steinbach. L'une représente une femme dans une pose triomphante et tenant en ses mains un calice et une croix; elle est le symbole de l'Église qui a vaincu la Synagogue. L'autre, symbole de cette dernière, est une femme baissant la tête, les yeux bandés et s'appuyant avec peine sur une lance brisée, tandis que les tables de la loi s'échappent de sa main gauche. Sur le parvis devant ce portail on a érigé, à droite, la statue d'Erwin de Steinbach, due au ciseau de M. Kirstein, et tournant ses regards vers les chefs-d'œuvre de sa fille; à gauche se trouve la statue de Sabine elle-même, exécutée par M. Grass.

Le mur de l'étage supérieur est percé de plusieurs fenêtres en ogive, au-dessus desquelles règne une galerie; deux roses occupent le troisième étage. L'aile septentrionale de la croi-

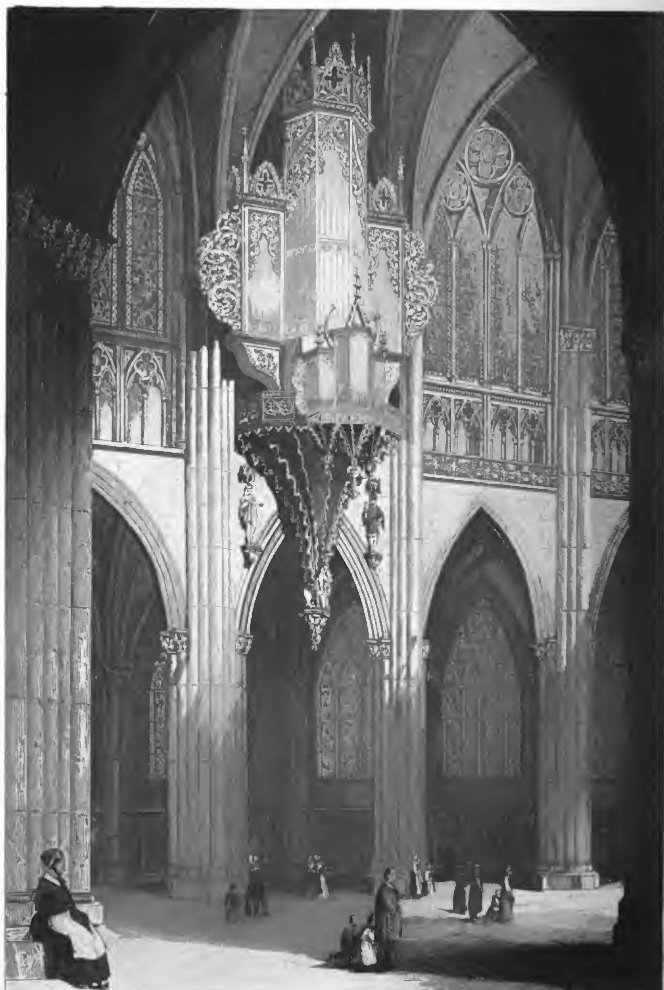
sée a plus généralement conservé le caractère byzantin que celle dont il vient d'être parlé; cependant le mélange avec le style gothique annonce des renouvellements postérieurs. L'ancien portail, reste de constructions très-anciennes, est masqué par une façade qui appartient aux derniers temps de l'art gothique, et qui a été construite en 1494 par Jacques de Landshut: ce portail nouveau, quoique beau dans son ensemble, manque de cette noble simplicité et de cette pureté de goût qui distingue les autres parties de la cathédrale; il est surchargé d'ornements, et ses statues sont d'une roideur qu'on ne retrouve pas dans les autres.

Le dôme octogone au-dessus du chœur appartient également encore à l'époque byzantine; cependant on voit qu'il a été renouvelé en plusieurs de ses parties. La belle coupole, détruite par l'incendie de 1759, a été remplacée par une pyramide tronquée, d'un assez mauvais effet, et surmontée aujourd'hui du télégraphe.

Jusqu'en 1772 le bas des faces latérales de l'édifice était défiguré par d'ignobles masures; en ladite année on les ôta et on y substitua les portiques actuels qui ne manquent pas d'une certaine élégance dans leur construction; on a fait disparaître les boutiques qui naguère y étaient établies et qui obstruaient les abords de la nef de la manière la plus disgracieuse; les portiques ont été restaurés avec beaucoup de goût.

L'aspect de *l'intérieur* de la nef produit une impression profonde. Elle est mystérieusement éclairée par de magnifiques vitraux, et soutenue de chaque côté par sept piliers, formés de faisceaux de colonnes rondes. Les deux premiers de ces piliers, plus gigantesques que les autres, supportent aussi les tours; la hauteur totale de la voûte supérieure est de plus de 31 mètres. La face intérieure de la façade est ornée, au-dessus du grand portail, d'une charmante rose en

sculpture; entre elle et la grande rose est une galerie vitrée. Au-dessus des arcs qui réunissent les piliers, règne des deux côtés de la nef et dans toute sa longueur une belle galerie gothique, servant de base à de grandes fenêtres, semblables dans leur structure à celles des bas-côtés. Le bas du mur de ces derniers est orné d'une rangée de petites colonnes, réunies par des arcs en ogive. Les superbes vitraux représentent des sujets et des personnages de l'histoire sainte et de la légende. Le plus ancien connu parmi les artistes qui ont exécuté ces verrières, est maître Jean de Kirchheim; les vitraux faits d'après ses dessins furent placés en 1348; il n'y a pas de doute que beaucoup de ses ouvrages ornent encore aujourd'hui la cathédrale. Plus tard on cite les noms de Jean Markgraf, de Jacques Vischer, des frères Link. Encore, à la fin du dix-huitième siècle, Jean-Daniel Danegger fit quelques vitraux pour la cathédrale; on les a enlevés depuis à cause de leur médiocrité. Depuis quelques années on a entrepris un grand travail de restauration, confié à des artistes réunissant le talent à la science archéologique. Les vitraux des galeries supérieures de la nef représentent les soixante-quatorze ancêtres de Jésus-Christ; au-dessus se trouvent les images de saints et de martyrs; dans l'aile droite, au-dessus de la sacristie, se voit la figure gigantesque de saint Christophe; du côté méridional six croisées, chacune à seize compartiments, contiennent, les quatre premières, des scènes de l'histoire biblique, les deux dernières, le jugement dernier et la Jérusalem céleste. Du côté nord on voit, dans un nombre égal de croisées, la naissance de Jésus-Christ, les mages, les figures de plusieurs empereurs germaniques; la dernière de ces croisées représente une série des plus anciens faits de l'histoire sainte. L'effet de ces beaux vitraux est doublé depuis qu'on a eu l'heureuse idée de faire enlever le badigeon dont, il y a une quinzaine d'années à peine, on avait recou-



Wagner del. et sc.

ORGUES DE LA CATHEDRALE DE STRASBOURG.



Wagner del. et lith. — *Atel.r de Gravure sur acier de A. Simon à Strasbourg*

CHAIRE DE LA CATHEDRALE ET CHAPELLE S.T LAURENT

vert les parois intérieurs de la cathédrale. On a remis à nu la belle pierre, d'un ton rose, dont l'édifice est construit; c'est une mesure qui témoigne d'autant de goût que de connaissances en fait d'art chrétien. D'un autre côté, il faut dire que si de timides essais d'imiter le moyen âge, en couvrant quelques statues d'or et de couleur, n'ont guère réussi, on doit espérer qu'on ne se rebutera pas et que la peinture, ce complément si indispensable de la décoration architecturale de nos édifices religieux, saura reprendre la place que pendant tant d'années l'ignoble badigeon avait occupée.

Au côté gauche de la nef sont établies les *orgues*, qui s'élèvent jusque vers la voûte supérieure. Elles sont un des chefs-d'œuvre d'*André Silbermann*, qui a été un des plus habiles facteurs d'orgues de son siècle, et qui les posa en 1714. Suivant nos chroniques, les premières orgues de la cathédrale furent faites en 1260 par le dominicain Ulric Engelbrecht de Strasbourg, disciple du célèbre Albert-le-Grand; d'autres furent construites en 1327 par un laïque, Nicolas Karle, habile charpentier et architecte (*Werckmeister*) de la ville; détruites et rétablies plusieurs fois, les vieilles orgues furent entièrement abattues en 1489, où Frédéric Krebser, d'Anspach, fit celles que remplaça Silbermann. Dans les dernières années, la cage a été restaurée avec soin.

Du même côté se trouve, au cinquième pilier, la *chaire*, érigée en 1486 par Jean Hammerer, sur l'ordre du magistrat, pour le célèbre prédicateur Geiler de Kaysersberg. Cet ouvrage, d'une sculpture infiniment délicate, est orné de près de cinquante petites statues, dont le sens est facile à saisir. L'abat-voix est moderne, il a été fait en 1824 à la place de celui posé en 1617, en remplacement d'un plus ancien, du primitif sans doute, que les chroniqueurs nous donnent comme avoir été d'un dessin très-simple et exécuté en bois de tilleul. Au pied de l'escalier on voit deux figures, un homme dans l'atti-

tude du repos et une femme en prière ; il est permis de supposer qu'elles représentent le constructeur de la chaire et sa femme.

Le *chœur* est joint à la nef par deux piliers d'une grande dimension, et dont les chapiteaux appartiennent à une des constructions antérieures au style gothique. Le magnifique jubé, construit par Erwin de Steinbach, a dû disparaître devant le goût du dix-septième siècle ; il a été abattu en 1682. Deux hautes colonnes rondes supportent la coupole du chœur et le séparent de ses deux ailes ; au centre de chacune de celles-ci s'élèvent également des colonnes pour en supporter les voûtes ; celle de la partie septentrionale est ronde, tandis que dans l'aile méridionale elle est formée d'un faisceau de piliers très-sveltes, d'une construction sans doute postérieure ; cette colonne élancée et gracieuse porte dans ses angles des statues dont l'exécution pleine de finesse et de grâce rappelle le ciseau de Sabine de Steinbach. En bas ce sont les quatre évangélistes, au-dessus quatre anges avec des trompettes, et tout en haut le Sauveur avec trois anges portant les instruments de la passion ; on appelle cette colonne la *colonne des anges* ou d'Erwin. Sur le grand pilier, qui de ce côté joint la nef au chœur, deux inscriptions sont consacrées au prédicateur Geiler de Kaysersberg, qui pendant de longues années a déployé sa verve dans la chaire de la cathédrale. Dans cette même aile on a érigé la statue de l'évêque Wernher, méditant sur le plan de sa cathédrale posé devant lui. Vis-à-vis de cette statue, qui est l'œuvre de M. Friederich, se trouve la célèbre *horloge* astronomique.

Dès 1352 une horloge astronomique fut commencée sous l'évêque Berthold de Bucheck, et terminée deux ans après par un artiste inconnu, sous Jean de Lichtenberg. Elle étai adossée au mur qui fait face à l'horloge actuelle. La cage d cette horloge primitive était tout en bois ; les pierres qui lui servaient de supports sont encore aujourd'hui saillantes hors



HORLOGE ASTRONOMIQUE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

du mur. Elle était divisée en trois parties : celle d'en bas était occupée par un calendrier universel; dans la partie du milieu se trouvait un astrolabe; et dans la partie supérieure on voyait les trois rois et la Vierge sculptés en bois; les rois s'inclinaient toutes les heures devant la Vierge, par l'effet d'un mécanisme particulier, qui en même temps mettait en mouvement un carillon jouant différentes mélodies, et un coq qui chantait et battait des ailes.

On ignore quand cette horloge, qui au quatorzième siècle a dû être un chef-d'œuvre merveilleux, et qu'on appelait communément l'*horloge des trois rois*, a cessé de fonctionner; ses mouvements étaient depuis longtemps arrêtés, lorsqu'en 1547 le magistrat décida de la faire remplacer par une autre, et de faire ériger celle-ci vis-à-vis de l'ancienne, à l'endroit que l'horloge occupe encore aujourd'hui. Trois mathématiciens distingués furent chargés d'en dresser les plans et d'en surveiller l'exécution: le docteur Michel Herr, Chrétien Herlin, professeur de mathématiques à la haute école de Strasbourg, et Nicolas Prugner, qui, après avoir été prédicateur de la réforme à Mulhouse et à Benfeld, s'occupait à Strasbourg de mécanique et d'astrologie. Ces trois savants commencèrent l'œuvre, mais ne la terminèrent pas; elle ne fut reprise qu'en 1570 par un disciple de Herlin, Conrad Dasypodius, de Strasbourg, où il était professeur de mathématiques. Dasypodius fit le plan de l'horloge; l'exécution en fut confiée à deux habiles mécaniciens de Schaffhouse, aux frères Isaac et Josias Habrecht; Tobie Stimmer, également de Schaffhouse, fut chargé des peintures. L'ouvrage fut terminé en 1574. Chef-d'œuvre de la mécanique du seizième siècle, il n'a cessé ses mouvements qu'en 1789. Comme la disposition extérieure de l'horloge actuelle est à peu près la même que celle de l'ancienne, nous nous abstenons de décrire cette dernière. En 1836 le conseil municipal de Stras-

bourg décida la restauration du curieux monument. M. Schwilgué père, mécanicien à Strasbourg, sa ville natale, fut chargé du travail; il le commença le 24 juin 1838, et le termina à la fin de 1842.

C'est un des plus beaux travaux de notre siècle; le mécanisme est tout nouveau, conforme à l'état des connaissances astronomiques actuelles, qui, comme on sait, sont arrivées à un si haut degré de certitude et de précision. M. Schwilgué n'a employé aucune des pièces anciennes; elle sont déposées aujourd'hui à l'Œuvre-Notre-Dame; par leur comparaison avec les pièces nouvelles, on peut juger à la fois des progrès de la science et du talent de l'artiste moderne. M. Schwilgué n'a conservé de l'ancienne horloge que le beau cabinet, dont les peintures et les ornements ont été soigneusement restaurés; à cet effet il a eu de grandes difficultés à vaincre, tant pour coordonner tous ses mécanismes et les loger dans un emplacement qui ne s'y prêtait pas toujours, que pour en harmoniser les fonctions avec les indications anciennes. Ces dernières, dont beaucoup n'étaient que figurées en peinture, et qu'il fallait renouveler après de certaines périodes, comme, par exemple, pour les éclipses, ont été reproduites par les combinaisons mécaniques les plus ingénieuses, de sorte qu'elles servent désormais à perpétuité. Les statuettes, qui n'avaient pas d'articulation, sont présentement mobiles; le nombre en a été augmenté des douze apôtres. La figure de la Mort, qui jadis se trouvait sur le même plan que Jésus-Christ, est maintenant placée au milieu des figures représentant les quatre âges de la vie et frappant les quarts d'heure; l'idée de lui assigner cette place est assurément plus profonde et plus belle que celle qui avait présidé à l'ancienne disposition des figures. L'Enfance frappe le premier quart, l'Adolescence le second, l'Age mûr le troisième, la Vieillesse le dernier; le premier coup de chaque quart est frappé par

un des deux génies assis au-dessus du calendrier perpétuel; les quatre Ages frappent le second. Pendant que la Mort frappe les heures, le second desdits génies retourne le sablier qu'il tient en sa main. La figure du Sauveur se trouve aujourd'hui sur un plan supérieur; à l'heure de midi les douze apôtres passent, en s'inclinant, devant lui; il lève la main pour les bénir, et, pendant ce temps, un coq, dont les mouvements et la voix imitent la nature, bat des ailes et fait entendre trois fois son chant.

M. Schwilgué a remplacé l'ancien calendrier par un calendrier perpétuel avec les fêtes mobiles, tant celles qui dépendent du jour de Pâques que celles qui sont en rapport avec l'Avent. Ce cadran, de neuf mètres de circonférence, est soumis à une révolution de 365 ou 366 jours, suivant le cas. M. Schwilgué y a même indiqué la suppression des jours bissextiles séculaires. Il a en outre enrichi son œuvre d'un comput ecclésiastique avec toutes ses indications; d'un planétaire d'après le système de Copernic, présentant les révolutions moyennes tropiques de chacune des planètes visibles à l'œil nu; des phases de la lune, des éclipses de soleil et de lune, calculées à perpétuité; du temps vrai et du temps sidéral; d'une nouvelle sphère céleste avec la précession des équinoxes, des équations solaires et lunaires pour la réduction des mouvements moyens du soleil et de la lune en temps et lieux vrais. Un cadran, placé à l'extérieur de l'église et indiquant les heures et les jours, est mis en mouvement par le mécanisme même de l'horloge.

La voûte de l'arrière-chœur était jadis couverte d'une peinture exécutée en 1686 et représentant le jugement dernier. Au dix-septième et au dix-huitième siècle le chœur fut à plusieurs reprises et de diverses manières agrandi et défiguré par des ornements peu en harmonie avec l'élégance et la grandeur du style gothique. On ajouta des tribunes, des es-

caliers, des décorations en boiserie formant un singulier contraste avec le reste de l'édifice. L'autel, orné en 1501 de belles sculptures en bois par maître Nicolas de Haguenau, fut remplacé en 1685 par ordre de l'évêque Guillaume Egon de Furstenberg; cet autel nouveau, surmonté d'un baldaquin, fut détruit par le feu, et en 1765 on érigea celui que l'on voit encore et qui n'avait absolument rien de remarquable dans sa forme. Une grande restauration a été entreprise, il y a plusieurs années, par les soins de l'administration municipale, frappée, comme tout le monde, du profond désaccord entre le chœur et la nef. On résolut de rendre au chœur sa forme et ses proportions primitives, et de rétablir ainsi l'harmonie entre cette partie et le reste de la magnifique église. Ces importants travaux ne sont pas encore terminés; mais ils étaient assez avancés au mois de juillet 1852 pour être débarrassés des échafaudages et que le service divin ait pu être célébré, au chœur restauré, dès le 18, jour de la fête de saint Arbogast, patron du diocèse.

La restitution dans son état primitif de cette partie de l'édifice a singulièrement augmenté l'effet produit par la vue intérieure de la cathédrale; elle permet aussi de décider la question, obscure jusqu'ici, de l'époque à laquelle le chœur a été érigé, et surtout de reconnaître avec certitude qu'il n'est pas, comme souvent on le prétendait, du temps de l'empereur Charlemagne.

Les travaux, en dégageant le vénérable édifice des superfétations des deux derniers siècles, et en rétablissant les formes architecturales que le déplorable goût d'alors avait fait disparaître, ont mis à découvert une série de grandes arcades ogivales à retraits d'une admirable et puissante proportion, formant la partie inférieure de l'abside et supportant une galerie servant de base à l'étage supérieur. Dans cet étage, qu'une seule moulure sépare de la voûte en cul de

four, se trouvent trois grandes fenêtres ogivales, dont celle du centre est d'une dimension colossale; elles ont pour correspondant, parmi les arceaux du bas, sur les côtés, les portes du trésor et de la salle capitulaire, et au centre ou chevet, la voûte plus richement décorée qui abrite le siége de l'évêque; dans les arceaux intermédiaires sont les portes des escaliers de la galerie.

L'abside est terminée par un segment de cercle découpé dans un massif extérieurement carré, elle a peu de profondeur; uniquement destinée au sanctuaire, elle ne contient que le maître-autel, les vingt-quatre stalles du chapitre, et la place nécessaire pour les cérémonies du culte. En avant, à quelques marches plus bas, se trouve le chœur proprement dit (*chorus*), destiné aux membres du clergé secondaire et aux chantres. Ce chœur, surmonté d'une vaste coupole octogonale, dont la partie extérieure a été détruite par la foudre en 1759, est placé à l'intersection des transepts et de la nef; ouvert et dégagé de tous côtés, on y admire la hardiesse et la majesté des colonnes et points d'appui qui supportent les voûtes. La *crypte*, s'étendant sous toute la longueur du chœur, est digne d'attention; elle vient également d'être restaurée. Elle est d'un style plus ancien que les constructions exécutées par Erwin de Steinbach; peut-être est-elle un reste de l'édifice élevé par l'évêque Wernher, au commencement du onzième siècle; la forme des piliers, les chapiteaux cubiques, les arcs exclusivement en plein-cintre, nous ramènent à cette époque. Cette crypte, qui s'est conservée à travers toutes les vicissitudes qu'a dû subir la cathédrale dans le cours des siècles, forme une nef avec deux absides et un chœur arrondi. Le long des murs de la nef se trouvent des bancs en pierre. A quatre piliers du fond on voit encore des gonds, qui prouvent que cette partie pouvait être fermée par une double porte. A l'entrée de la crypte se trouve ce qu'on

appelle le *saint-sépulcre*, un très-ancien groupe de statues représentant Jésus-Christ et les disciples à la montagne des Oliviers au moment où s'approchent les soldats pour s'emparer du Seigneur; ce groupe provient de la chapelle des Augustins, construite en 1378; il a été placé dans la crypte en 1683.

La plus ancienne des *chapelles* actuelles de la cathédrale est celle de *Saint-André*, dans l'aile méridionale du chœur; elle est remarquable par les particularités de ses colonnes et de ses ornements d'un style très-ancien; elle renferme les sépultures de plusieurs évêques, dont la plus ancienne est celle de Henri de Hasenbourg, mort en 1190. Derrière l'aile septentrionale du chœur se trouve la chapelle de *Saint-Jean-Baptiste*, également très-ancienne, et située aujourd'hui plus bas que le pavé de la cathédrale. Outre quelques épitaphes, on y voit le beau monument gothique de l'évêque Conrad de Lichtenberg, mort en 1299; la statue colossale de ce prélat est couchée sur une pierre, et porte encore les traces des couleurs dont elle était peinte; d'une main il tient un livre, de l'autre il tenait sa crosse dont il n'existe plus que la partie inférieure; sa tête, coiffée de la mitre, repose sur un coussin, et ses pieds s'appuient contre un lion[1]. Près de l'entrée de cette chapelle se voit, entouré d'un beau grillage, le baptistère sculpté en pierre, chef-d'œuvre de Josse Dotzinger, de Worms, mort en 1449.

La première chapelle construite dans la cathédrale avait été celle de *Saint-Laurent*, à côté du portail septentrional

---

[1] L'épitaphe de Conrad est ainsi conçue:
« *Anno domini MCCLXXXXIX kal. Augusti obiit Conradus secundus de Lichtenberg natus, Argentinensis episcopus, hic sepultus. Qui omnibus bonis condicionibus, quœ in homine mundiali debent concurrere, eminebat; nec sibi visus similis est in illis. Sedit autem annis XXV et mensibus sex. Orate pro eo.* »

de la croisée. Elle était la plus ancienne paroisse de la ville et du diocèse de Strasbourg; le curé de Saint-Laurent était le premier archiprêtre du diocèse et en même temps grand-pénitencier de la cathédrale. Cette chapelle, tombée en ruines, fut reconstruite d'après les dessins de maître Jacques de Landshut, mort en 1495, elle fut achevée en 1505; lorsque dans la suite elle ne fut plus assez grande pour la paroisse, celle-ci fut transférée en 1698 dans la chapelle voisine de Saint-Martin, bâtie en 1520, qui dès lors prit le nom de chapelle de Saint-Laurent, qu'elle a encore aujourd'hui. Parmi les monuments qu'elle renferme, on remarque celui de M. de La Bâtie, de son vivant commandant de Strasbourg. Dans cette même chapelle est l'entrée dans les caveaux, où l'on dépose encore aujourd'hui les cercueils des évêques.

La chapelle correspondant à celle-ci, dans le latéral de droite, est dédiée à *Sainte-Catherine;* elle fut élevée en 1331 par l'évêque Berthold de Bucheck qui y est enseveli. Elle a été voûtée à neuf en 1542, et renfermait jadis le saint-sépulcre. Les entrées, ainsi que celles de la chapelle de Saint-Laurent, sont ornées de plusieurs anciennes statues; dans l'intérieur on voit le monument en sculpture de Conrad Bock, noble strasbourgeois, mort en 1480; c'est un ouvrage remarquable pour la manière dont sont groupées les nombreuses figures qui entourent la couche du mourant.

Dans cette chapelle, de même que dans plusieurs autres parties de la cathédrale, on voit quelques grands tableaux de peintres strasbourgeois, parmi lesquels on distingue l'Adoration des bergers, par Guérin; la Mise au tombeau de Jésus-Christ, par Klein; l'Ascension, par Heim.

Les pierres sépulcrales qui servaient de dalles dans l'intérieur du bâtiment, ont depuis longtemps disparu. Outre les monuments et les inscriptions déjà mentionnés, nous citerons encore les épitaphes d'Erwin de Steinbach, de sa femme

Husa et de son fils Jean, au bas d'un contre-fort dans la petite cour derrière la chapelle de Saint-Jean[1]; puis une inscription en mémoire de Conrad Gürtler, qui légua au chapitre son hôtel, vaste bâtiment dans la rue du Dôme; elle se trouve vis-à-vis de celle de Geiler de Kaysersberg; enfin, dans une des sacristies, l'épitaphe, en vers allemands, du célèbre imprimeur Jean Mentelin, de Schlestadt.

Nous ajouterons ici un mot sur les *fondements* de la cathédrale. On connaît la vieille fable, d'après laquelle l'édifice repose sur des pilotis entre lesquels on peut se promener en bateau sur des canaux qui se prolongent jusque vers la place Gutenberg. Des fouilles, faites déjà au dix-septième siècle et renouvelées depuis à plusieurs reprises, ont fait voir que la cathédrale est construite sur des fondations profondes et solides, formées de travaux de maçonnerie qui reposent sur de la terre glaise mêlée à du gravier; sous une partie de la nef ce fond est renforcé par des pieux en chêne.

Par une porte à droite de la chapelle de Sainte-Catherine on entre dans la cour de l'atelier des tailleurs de pierre de la cathédrale (*Steinhütte*). Ces ouvriers forment encore aujourd'hui une corporation particulière dont l'origine paraît remonter jusqu'aux temps d'Erwin de Steinbach; en tout

---

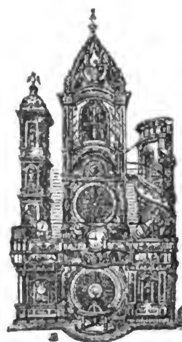
[1] *Anno domini MCCCXVI. XII. Kal. Augusti obiit Domina Husa uxor magistri Erwini. Anno domini MCCCXVIII. XVI. Kal. Februarii obiit magister Erwinus gubernator fabrice ecclesie argentinensis. Anno domini MCCCXXXVIIII. XV. Kal. Aprilis obiit magister Johanni (sic) filius Erwini magistri operis huius ecclesie.* — Il y avait jadis à cet endroit un cimetière; il est probable qu'Erwin et sa famille y ont été enterrés. Lorsque, il y a quelques années, on creusa dans cette cour un puisard pour le paratonnerre, on déterra un vieux cercueil en pierre, brisé et rempli de terre et d'ossements. Tous ces restes, à l'exception de quelques fragments enlevés par les curieux, ont été déposés dans un caveau.

cas, il est certain que les maçons de la cathédrale ont de bonne heure formé un corps distinct des maçons ordinaires, qu'ils n'ont pas reçu parmi eux quiconque se présentait, et qu'ils ont eu des signes secrets pour se reconnaître. Cette *loge* des maçons de la cathédrale est devenue la mère de beaucoup d'autres en Allemagne; Dotzinger, le successeur de Jean Hültz comme architecte de l'édifice, les réunit toutes en une seule corporation; une assemblée générale des maîtres des différentes loges, tenue en 1459 à Ratisbonne, fixa les règlements, et adopta pour grands-maîtres les architectes de la cathédrale de Strasbourg, où fut établie la loge principale (*Haupthütte*). Maximilien Ier confirma la corporation et la manière dont elle s'était organisée, le 3 octobre 1498. Au commencement du dix-huitième siècle la loge principale fut transférée à Mayence.

Il a déjà été dit que la cathédrale a eu de bonne heure une dotation très-riche formant l'*OEuvre-Notre-Dame*. Les revenus étaient d'abord administrés par les évêques; mais comme ceux-ci les dilapidaient « *en laissant périr l'édifice*, » le chapitre s'empara de l'administration en 1263, après la guerre de la ville avec Walther de Geroldseck. Cependant les chanoines, et principalement les plus jeunes qui eurent cette charge, ne firent pas mieux, et en 1290 les travaux coururent grand risque d'être suspendus, faute d'argent. C'est ce qui engagea les anciens chanoines à prier le magistrat de Strasbourg de se charger de l'administration et de la régie des revenus de la fondation de l'Œuvre-Notre-Dame. Encore aujourd'hui ces biens, uniquement affectés à l'entretien de l'édifice, sont administrés comme ceux de la ville; le receveur est nommé par le conseil municipal, qui nomme aussi l'architecte et le statuaire de l'Œuvre. La recette est établie dans une belle maison de la Renaissance (*Frauenhaus*), bâtie en 1581, et située vis-à-vis du côté méridional de la cathédrale.

En cette maison, où sont conservés les anciens plans dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les pièces du mécanisme de l'ancienne horloge, ont été réunis, depuis les travaux du chœur, une grande quantité de fragments provenant des modifications et mutilations faites à l'édifice dans les deux derniers siècles et d'un haut intérêt pour en étudier l'histoire. Il s'y trouve également une collection d'estampages en plâtre des sculptures les plus remarquables, et qui, mise en parallèle avec des moulages d'autres édifices, permet aux artistes et amateurs de mieux saisir le caractère propre de chaque époque, ainsi que le type particulier des écoles d'arts de la vieille cité républicaine. On admire surtout dans la même maison la construction élégante et légère de l'escalier.

FIN.



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.



